

que l'opium y introduit l'ordre suprême et l'harmonie. Le vin prive l'homme du gouvernement de soi-même, et l'opium rend ce gouvernement plus souple et plus calme. Tout le monde sait que le vin donne une énergie extraordinaire, mais momentanée, au mépris et à l'admiration, à l'amour et à la haine. Mais l'opium communique aux facultés le sentiment profond de la discipline et une espèce de santé divine. Les hommes ivres de vin se jurent une amitié éternelle, se serrent les mains et répandent des larmes, sans que personne puisse savoir pourquoi ; la partie sensuelle de l'homme est évidemment montée à son apogée. Mais l'expansion des sentiments bienveillants causée par l'opium n'est pas un accès de fièvre ; c'est plutôt l'homme primitivement bon et juste, restauré et réintégré dans son état naturel, dégagé de toutes les amertumes qui avaient occasionnellement corrompu son noble tempérament. Enfin, quelque grands que soient les bénéfices du vin, on peut dire qu'il frise souvent la folie ou, tout au moins, l'extravagance, et qu'au delà d'une certaine limite il volatilise, pour ainsi dire, et disperse l'énergie intellectuelle ; tandis que l'opium semble toujours apaiser ce qui a été agité, et concentrer ce qui a été disséminé. En un mot, c'est la partie purement humaine, trop souvent même la partie brutale de l'homme qui, par l'auxiliaire du vin, usurpe la souveraineté, au lieu que le mangeur d'opium sent pleinement que la partie épurée de son être et ses affections morales jouissent de leur maximum de souplesse et avant tout, que son intelligence acquiert une lucidité consolante et sans nuages.

L'auteur nie également que l'exaltation intellectuelle produite par l'opium soit nécessairement suivie d'un abattement proportionnel et que l'usage de cette drogue engendre comme conséquence naturelle et immédiate, une stagnation et une torpeur des facultés. Il affirme que pendant un espace de dix ans, il a toujours joui, dans la journée qui suivait sa débauche, d'une remarquable santé intellectuelle. Quant à cette torpeur dont tant d'écrivains ont parlé et à laquelle a surtout fait croire

l'abrutissement des Turcs, il affirme ne l'avoir jamais connue. Que l'opium, conformément à la qualification dans laquelle il est rangé, agisse vers la fin comme narcotique, cela est possible ; mais ses premiers effets sont toujours de stimuler et d'exalter l'homme, cette élévation de l'esprit ne durant jamais moins de huit heures ; de sorte que c'est la faute du mangeur d'opium s'il ne règle pas sa médication de manière à faire tomber sur son sommeil naturel tout le poids de l'influence narcotique. »

Si la dose d'opium a une certaine force, le sentiment de vivacité, de satisfaction, éprouvé aux débuts est vite remplacé par une véritable somnolence, par un certain état de rêvasserie. On s'abandonne avec plaisir, on se laisse envahir par une douce torpeur. Les idées deviennent des images qui se succèdent rapidement, et dont le cours se déroule sans entraves. On sent qu'on va s'endormir, mais qu'on pourrait au besoin triompher du sommeil.

Cependant, peu à peu les jambes s'appesantissent, les bras retombent presque inertes, les paupières ne peuvent plus s'ouvrir ; on rêve, on divague et néanmoins on ne dort pas : la conscience du monde extérieur environnant n'a pas disparu ; les bruits du dehors sont obscurément perçus, mais il semble que c'est une autre personne qui les entend. Le moi actif, conscient, n'existe plus, et on s'imagine qu'un autre individu est venu le remplacer.

Petit à petit, tout devient plus vague ; les idées se perdent dans une brume confuse ; on ne sent plus son corps, on est pour ainsi dire tout immatériel, on est tout en pensée. Cette pensée va en quelque sorte voltigeant, de plus en plus brillante, mais aussi de plus en plus confuse. Puis le monde extérieur disparaît complètement ; il n'y a plus qu'un monde intérieur, quelquefois tumultueux, délirant et provoquant une agitation fébrile, quelquefois au contraire et le plus souvent calme et tranquille ; on s'abîme dans un sommeil délicieux. « Ce qui fait le charme de cet état, dit M. Charles Richet, c'est qu'on se sent dormir. Le sommeil est intelligent et se comprend lui-même. »

Dans l'état de somnolence lucide dont nous avons parlé, la douleur physique est supprimée ; si elle existait antérieurement, elle a disparu. C'est que l'opium, poison de l'intelligence, est un des modificateurs les plus énergiques de la sensibilité.

Lorsqu'une personne est en proie à la souffrance, il faut pour lui procurer le sommeil, une plus grande dose d'opium que si elle se trouvait dans son état normal. Si elle ne s'endort pas sous l'action du poison, l'hypéresthésie des nerfs sera tout au moins calmée, la douleur sera apaisée, ce qui est déjà un bien grand résultat.

On s'accoutume à l'ivresse de l'opium, tandis qu'on ne s'accoutume pas à celle de l'alcool ; plus on a l'habitude de boire, plus l'ivresse survient vite ; il n'en est pas de même avec l'opium.

Aussi les personnes qui s'adonnent à ce poison suivent-elles une pente fatale ; elles sont amenées chaque jour à augmenter la dose, parce que chaque jour le poison a pour elles un effet moins énergique.

Chez ces personnes qui abusent de l'opium, les hallucinations sont fréquentes, les sommeils hantés de rêves douloureux et de cauchemars ; les obsessions d'autrefois, les souvenirs réapparaissent grandis et dans toute leur clarté ; la mémoire apporte une suite inépuisable de tortures. Après avoir révélé tout son pouvoir quant aux plaisirs, l'opium révèle tout celui qu'il possède quant aux souffrances et angoisses. On conçoit fort bien que non seulement le cerveau soit débilité, mais encore que tout l'organisme soit profondément anémié.

Les malheureux qui abusent de l'opium et arrivent alors à ne plus s'en passer, peuvent en prendre des quantités formidables presque sans en ressentir d'action. C'est pour eux un stimulant nécessaire ; ils sont aussi malades par l'absence que par l'excès du poison. Ils tombent rapidement dans une effrayante dégradation morale et physique ; pâles, hâves, décharnés, se traînant à peine, ils ne retrouvent un peu d'énergie que si une nouvelle dose de poison leur rend une stimulation factice.

CAFÉ

Le café est l'antidote de l'opium. Si l'on peut donner le sommeil au moyen de l'opium, on peut provoquer l'insomnie avec le café.

Ce poison procure une excitation intellectuelle (dont certaines personnes arrivent à ne point pouvoir se passer), lorsqu'il est pris à dose raisonnable. L'énergie d'une dose de café, comme celle d'une dose d'opium, n'est pas proportionnelle à la quantité ; elle dépend du degré d'accoutumance et du tempérament.

Pris à dose un peu forte, le café amène une extrême agitation et une anxiété des plus pénibles, une sorte de fièvre d'activité, différente de l'activité paresseuse de l'opium dans laquelle le *moi* semble assister paisiblement aux ébats de l'imagination.

Avec le café, cette imagination est à peine excitée ; en revanche, on veut aller vite dans tout ce qu'on fait ; on ne tient pas en place. De plus, il y a comme un effort continu de l'attention et de la mémoire, tandis qu'avec l'alcool, le hachisch, l'opium, on éprouve un assoupissement de l'attention.

Le café a une propriété toute spéciale qui est de ralentir les combustions organiques ; c'est un aliment d'épargne, un aliment modérateur de la nutrition. Avec lui, la quantité d'acide carbonique expiré, qui est en quelque sorte l'expression de notre activité nutritive, diminue. Si l'on doit fournir une quantité de travail supérieure à celle à laquelle on est habitué, on n'a pas

besoin de consommer plus d'aliments qu'à l'ordinaire; il n'y a qu'à prendre une quantité suffisante de café, et les forces ne faibliront pas. C'est là ce qui fait la grande utilité du café; on sait tous les services qu'il rend aux soldats en campagne.

D'autres substances lui sont analogues en tant qu'aliments modérateurs; ce sont notamment le *thé* et le *coca*. Il est permis de croire que la *cafféine*, la *théine*, la *cocaïne*, principes actifs de ces plantes, ont entre elles une analogie chimique et physiologique et que leur action sur le cerveau est à peu près identique.

Il y a peut-être encore d'autres poisons de l'intelligence, la *belladone* et le *tabac* par exemple, mais les principes actifs contenus dans ces plantes, l'*atropine* et la *nicotine*, agissent principalement sur le système nerveux végétatif, et leur effet quant aux fonctions cérébrales semble être postérieur à celui qu'elles ont quant aux fonctions de la moelle épinière.

CONCLUSIONS SUR LES POISONS CÉRÉBRAUX

De l'étude des poisons cérébraux, il ressort qu'il faut toujours distinguer deux phases dans les effets qu'ils produisent et que dans la première phase, tous provoquent une excitation intellectuelle caractérisée par l'abondance des idées et l'excès de l'imagination.

Il ressort, en outre, que tous agissent sur l'intelligence, parce qu'ils agissent sur la sensibilité, fondement de l'intelligence.

C'est par cette sensibilité que nous recevons les impressions du dehors; c'est par l'excitation des muscles ou le mouvement que nous agissons sur les objets extérieurs; quand il n'y a ni maladie ni empoisonnement, l'intelligence excite par l'intermédiaire de la moelle épinière les différents muscles et produit un mouvement; il y a alors motilité et en même temps perception des états internes, parce que la conscience est intacte et capable de percevoir. Mais toutes les fois que la sensibilité est atteinte, l'intelligence l'est en même temps. Il y a entre elles deux un rapport très étroit; c'est à cause de cela que les poisons qui agissent sur la sensibilité sont des poisons de l'intelligence.
